Avec les nouveaux guérilleros portugais

Autor(en): **Rivet, Gilles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **138 (1993)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-345271

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ERSCHLOSSEN EMDDOK
MF 428 / 1997

Avec les nouveaux guérilleros portugais[1]

Par Gilles Rivet

En lieu et place de la suppression, par opportunisme politique, faiblesse ou aveuglement, de la «P 26» et de la «P 27», pouquoi nos autorités ne les ont-elles pas transposées sur le devant de la scène continuant ainsi à en faire bénéficier notre politique de sécurité? Le Portugal nous offre, grâce à cet article de G. Rivet, l'exemple d'une volonté inébranlable de résistance sur la base d'une structure faisant appel aux cadres subalternes de l'armée.

(S. Cz.)

Transformer tout homme valide en guérillero chargé de défendre activement ou passivement son pays, voilà de quoi faire réfléchir plus d'un envahisseur! Ce pari, le Portugal est en train de le gagner, grâce à l'entraînement très spécial qu'une de ses unités d'instruction fait suivre à tous les cadres, officiers et sous-officiers de son armée de terre. Il s'agit de l'Ecole des Forces Spéciales de Lamego, au nord du pays; nous nous sommes rendus sur place pour découvrir une formation militaire très peu conventionnelle.

Si vis pacem, para bellum..., disait le grand César. Encore faudrait-il savoir à quelle guerre se préparer: les peuples vaincus ont toujours une guerre de retard et l'agresseur a pour lui la force de la surprise, de l'organisation et, bien souvent, du nombre. Enfin, aujourd'hui plus que jamais, la puissance va aux peuples qui à défaut d'être riches, disposent d'un capital humain et technologique suffisant.

Que peut donc faire un petit pays, en cas d'agression, contre des forces nombreuses, surarmées et surentraînées? Attendre en fermant les yeux ou prendre conscience de ses limites et apprendre à travailler avec elles? C'est ce second terme de l'alternative qu'a choisi le Portugal.

Les données du problème

Forte d'un contingent annuel de 80 000 hommes pour une population d'un peu plus de 10 millions d'habitants, la petite armée de ce pays trouve naturellement sa place au sein de l'OTAN où elle est souvent considérée comme une force symbolique. Pourtant, dans le cadre de l'organisation de la défense occidentale, sa position stratégique désigne le Portugal comme un poste avancé naturel sur l'Atlantique et sur l'Afrique. Son armée avait également pour mission de défendre, avec les forces américaines et italiennes, la poche de Gorizia à la frontière italo-yougoslave, en cas de conflit avec l'Est. Pour la sécurité de ce secteur, l'armée portugaise fournit en permanence un bataillon complet...

Le Traité de l'Atlantique Nord stipule aussi que le Portugal, tout comme la Grande-Bretagne, conserve à sa charge la défense de son territoire; cette clause particulière concernant ces deux pays a été rédigée, parce qu'ils possédaient tous deux à l'époque des colonies. Dès lors, ayant conscience de la faiblesse relative de son armée face à un agresseur éventuel puissant, le Portugal, qui ne dispose pas de l'arme nucléaire,s'est doté d'une force essentiellement défensive, dûment entraînée à la pro-

[1] *Cet article a paru dans le numéro 3/92 du magazine* Fire!

La formation inclut une phase typiquement commando.

tection de son propre territoire; pour ce faire, l'armée portugaise n'a pas hésité à recourir aux techniques les plus modernes de la guerre non conventionnelle et de la guérilla.

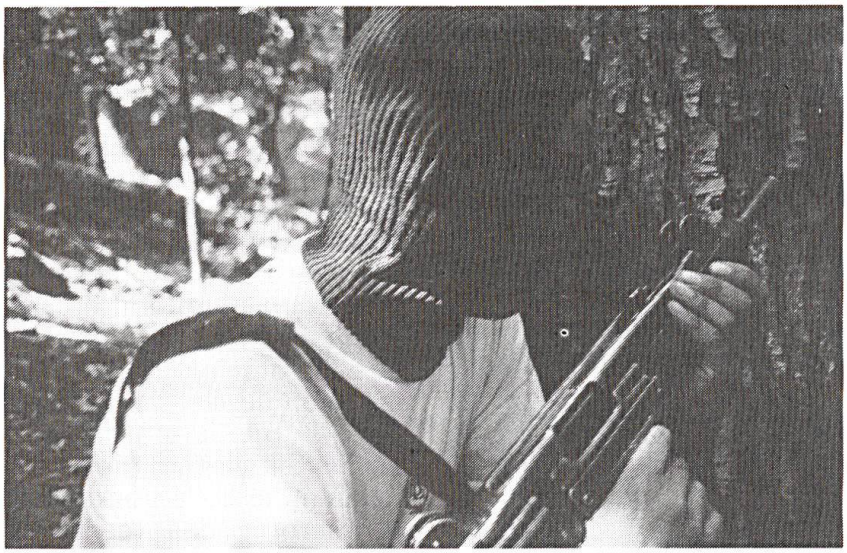
Une double raison l'explique: d'abord, l'expérience acquise durant treize années de combats menés en Afrique, de 1961 à 1974, sur les trois fronts du Mozambique, d'Angola et de Guinée; ensuite, l'article de la Constitution portugaise qui stipule que «tout citoyen a le devoir de défendre son pays activement ou passivement en cas d'agression».

Au départ, l'expérience française en Algérie.

C'est à Lamego, à 150 km à l'est de Porto, que se trouve l'école de guerre non conventionnelle portugaise, à notre connaissance unique en Europe. Si tous les pays du vieux continent disposent de centres d'entraînement pour leurs troupes spéciales ou leurs commandos, l'armée portugaise va beaucoup plus loin, en enseignant à tous ses officiers et sous-officiers de carrière les techniques de la guérilla, de manière à pouvoir, en cas d'invasion, mobiliser l'ensemble de la population et recruter des résistants actifs aussi rapidement que possible parmi les civils.

L'école des opérations spéciales de Lamego, le CIOE (Centre de Instruçao de Operaçoes Especias) a été créée en 1960 pour entraîner les cadres de l'armée aux techniques de la guerre en Afrique; ils s'agissait à l'époque de préparer les hommes de l'armée de terre à un type de guerre non conventionnelle inconnu en Europe, et les premiers instructeurs sont allés étudier ces méthodes nouvelles de combat sous la direction d'officiers français ayant combattu en Algérie.

Dans les années soixante, l'expérience française fut d'un précieux secours pour l'école de Lamego, d'une importance vitale pour l'armée portugaise tout au long de la guerre en Afrique: c'est là que sont préparés tous les experts en opérations spéciales sur le sol africain. Aujourd'hui viennent s'y instruire tous les responsables qui doivent actualiser leur science



Faire de chaque Portugais un résistant.

du combat ou suivre des stages de mise à niveau. Dès la première année, l'école forme des unités de chasseurs spéciaux, puis elle se spécialise dans la préparation et l'entraînement des cadres de l'armée.

Une nouvelle orientation pour le CIOE

En 1974, lors de la «Révolution des Œuillets», c'est l'armée qui a donné la démocratie au Portugal. Cette année était aussi marquée par le désengagement des troupes portugaises en Afrique, alors que la guerre était gagnée en Angola, presque terminée au Mozambique, et que seule la Guinée offrait encore une faible résistance. De 1974 à 1988, l'école de Lamego a connu une période difficile de réadaptation aux nouvelles activités de temps de paix de l'armée.

Aujourd'hui, cette école s'est vu assigner une nouvelle mission, concrète et précise: préparer dès leur sortie de l'Académie militaire, tous les officiers et sous-officiers de l'armée de terre portugaise à la guerre non conventionnelle. Le cours d'actualisation des cadres dure cinq semaines; pour les volontaires, officiers et sous-officiers, l'instruction peut durer jusqu'à trois mois et être approfondie ensuite par des exercices. Les appelés volontaires suivent, pour leur part, un cours de onze semaines et les simples soldats sont entraînés durant six semaines. Les cours portent sur la «guerre irrégulière», la guérilla au Portugal. Les situations étudiées et mises en pratique à Lamego et dans ses environs sont, en fait, valables pour la plupart des pays d'Europe.

L'Afrique, sans rancune

Certains instructeurs du CIOE complètent leur formation aux Etats-Unis, où ils suivent les cours des *Special Forces*, des *Rangers* et des parachutistes; d'autres effectuent des stages à l'Ecole française des commandos, avec les forces spéciales espagnoles ou à l'école de l'OTAN en Allemagne (*International Long Range Patrol School*, à Weingarten). On tient beaucoup, à Lamego, à souligner la différence entre la formation donnée sur place aux forces spéciales portugaises et celle des parachutistes, commandos ou unités d'infanterie de marine «traditionnelles» qui sont ultra-spécialisées dans les opérations de type «coup de poing», mais pas du tout dans les techniques de «guerre non conventionnelle». Les responsables de l'école de Lamego espèrent organiser un cours pour les officiers du Mozambique; les Portugais, connus pour être le seul peuple colonisateur absolument imperméable au racisme, ne gardent pas rancune à leurs anciens ennemis, même s'ils ont perdu des camarades au combat ou ont été eux-mêmes blessés. «La guerre est la guerre», affirment simplement la plupart des anciens d'Afrique; pour eux, le combat fait partie des «règles du jeu», et beaucoup se déclarent prêts à retourner aujourd'hui en Guinée, au Mozambique, en Angola, pour y instruire leurs ex-ennemis!

Faire de chaque Portugais un résistant

Le cours de guérilla et de guerre non conventionnelle

est le fruit d'une initiative gouvernementale; le ministère de la Défense de Lisbonne estime en effet que la résistance rentre dans le cadre de la défense nationale. Instruire tous les officiers et sous-officiers dans ce sens revient, en cas d'invasion, à faire de chaque Portugais en âge de porter les armes un résistant ou un guérillero en puissance.

Une telle infrastructure militaire doit permettre, en cas d'agression, des opérations non conventionnelles qui pourraient être combinées avec les opérations de l'armée régulière. On a connu la dissuasion nucléaire, voici l'ère de la dissuasion populaire!

Le CIOE de Lamego reçoit des militaires de tout le pays dans les forces spéciales, à concurrence de deux cents hommes à la fois, après une première sélection parmi les appelés, dont 20% seulement des candidats sont retenus. Ce que l'on y cultive en premier lieu est l'esprit d'équipe, l'entente et la camaraderie; l'encadrement considère en effet qu'en cas d'invasion, la solidarité est un élément de cohésion essentiel entre les divers groupes de la population d'un pays.

Le programme de formation à la guérilla

Les exercices débutent par trois types de «parcours du combattant», l'apprentissage des techniques de survie,des épreuves de tir, bref l'instruction traditionnelle des commandos. Suivent des techniques nettement plus spécifiques: relations publiques et propagande, nécessaires pour mobiliser une population traumatisée par les démonstrations de force d'un occupant en apparence victorieux.

On passe ensuite aux techniques de la guérilla proprement dite: évaluation du potentiel militaire et de résistance de la population, diffusion de l'instruction militaire aux civils (toujours des volontaires, même en cas de conflit, pour d'évidents motifs psychologiques et de sécurité), distributions d'armes et de matériel, secourisme, apprentissage des premières techniques de combat...

Viennent les grandes épreuves: quatre-vingts kilomètres dans la profondeur du territoire ennemi, défence d'un village, survie (quatre jours sans nourriture fournie), infiltration en territoire ennemi, travail en zone de montagne, les groupes des forces spéciales devant collaborer avec des militaires en tenue civile, parfois aussi avec de véritables civils, comme dans le cas d'une simulation de viol et d'enlèvement dans une boîte de nuit, qui a servi de scénario à un exercice...

Mériter l'aide de la population

Sur la base de l'expérience acquise, on apprend à pratiquer la guérilla avec les matériels sophistiqués dont peut disposer une armée régulière moderne; on se prépare aussi à utiliser le matériel d'un ennemi «probable», comme le fusil d'assaut *Kalashnikov.*

Dans le petit village de Antès de Mazès, nous

La guerre non conventionnelle ne s'apprend pas de façon conventionnelle.

La qualité du contact avec la population décidera de l'issue de la mission.

avons rencontré un groupe des forces spéciales portugaises en plein exercice. Dans une montagne aride et escarpée, dans des maisons de pierre sorties d'un autre âge, sans le moindre confort, les hommes du major Arminio Mendès effectuent une mission d'aide et de recrutement de la population. Leur premier travail consiste à déterminer le niveau d'instruction militaire des civils et à les former en conséquence; dans une situation de guerre réelle, l'entraînement des civils demanderait deux à trois semaines, voire deux à trois mois, suivant leur niveau de base.

Le détachement se compose de 24 hommes répartis par équipes de 2, dont chacun est expert dans une spécialité (topographie, maniement des explosifs, premiers secours d'urgence, instruction militaire des «recrues», relations publiques).

«Il faut mériter l'aide de la population», nous explique un officier. «Nous devons d'abord faire comprendre aux gens qu'ils ont besoin des militaires pour leur fournir des armes, de la nourriture, des équipements... Le deuxième stade consiste à leur montrer nos compétences de soldats: il faut qu'ils sachent que nous connaissons notre boulot et que nous sommes vraiment préparés à les aider. Au début, les civils éprouveront simultanément de la colère et de la fierté: un homme qui a perdu des membres de sa famille sous un bombardement, par exemple, éprouvera de la haine... Nous ne voulons rien imposer, car il est nécessaire que les civils se sentent vraiment volontaires pour que nous puissions leur donner l'instruction nécessaire à la lutte armée. Souvent, nous nous retrouvons à 20 ou 25 face à 300 civils. Nous devons connaître les réactions de tous les habitants du village en cas d'invasion, savoir quels sont leurs besoins exacts. Notre détachement n'entame aucune action sans étudier la population, savoir qui sont ses chefs, comment elle se comporte en cas d'épidémie, de désastre naturel».

En phase de recrutement, la propagande et ses techniques de communication sont essentielles; les hommes du major Mendès apprennent à concevoir, rédiger, éditer des affiches pour mobiliser les hommes des villages environnants. Parallèlement à l'instruction donnée aux civils, les hommes du groupe de commandos devaient effectuer une opération de «destruction» d'un pont...

La perspective de se retrouver rapidement confronté à la résistance de tout un peuple en armes, remarquablement encadré par de véritables professionnels de la guérilla, devrait faire réfléchir: le type de dissuasion mis en place par ce pays sans grands moyens militaires est certes moins spectaculaire que la dissuasion nucléaire, mais elle est tellement plus humaine et, peut-être pas moins efficace!

G. R.

[1] *Quoique qu'il existe en France, le Centre d'entraînement à la guerre spéciale (CEGS) de Margival.*